Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 7

Artikel: Institutrices partant pour l'Allemagne en 1834
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-192188

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Nous ne pouvons donc que glaner par-ci par-là quelques particularités qui nous sont racontées par un de nos bons et vieux Lausannois.

* * *

La devanture du café Morand n'est plus ce qu'elle était autrefois. La vitrine s'avançait jusqu'à la rue. Il y avait une marche d'escalier en dehors, puis une porte latérale vitrée, à droite en entrant. C'est derrière cette porte, fermée en temps ordinaire, qu'était la table sur laquelle on réunissait les journaux.

Le *National* et le *Siècle* étaient les seuls journaux étrangers en lecture au café Morand.

Indépendamment de la salle du café, il y avait derrière une salle de billard, donnant sur le Rôtillon. L'office et la cuisine se trouvaient entre ces deux salles.

Au premier étage, sur le derrière, une chambre pour les petits soupers et les jeux. Elle était surtout fréquentée pendant les sessions du Grand Conseil.

Les familiers avaient l'habitude de passer par l'allée pour dire bonjour ou bonsoir au papa Morand, qu'ils rencontraient presque toujours à la cuisine, où ils lui criaient *Teur ;* et il répondait *Teur*, abréviation de serviteur.

Il y avait dans cette manière de saluer quelque chose qui respirait une mutuelle confiance.

* * *

A certaines heures on rencontrait régulièrement au café Morand les mêmes habitués, prenant l'absinthe ou le café. Ainsi le père Estrambin, bijoutier, rue de Bourg ; Piot, le peintre ; le père Valentin, connu pour sa science entomologique.

Entre étudiants et autres, lorsqu'on s'y donnait rendez-vous, on ne disait pas chez Morand, mais chez l'*Oncle*.

A certains anniversaires ou fêtes, la jeunesse dorée, comme on l'appelait, se tenait à la salle du billard, où elle faisait parfois une *chette* désordonnée. On parodiait des airs d'opéra, on imitait d'une façon à la fois bruyante et comique la musique Hoffmann, au temps où celui-ci était chef de ce corps, sous le commandant Baud. On chantait, on sifflait, on faisait tinter verres et bouteilles et l'on simulait la grosse caisse en donnant du poing contre la boiserie. C'était à l'époque de 1830.

Un beau soir on annonce tout à coup la Police. Aussitôt toutes les lumières s'éteignent et chacun demeure muet à sa place : pas une parole, pas un mouvement !

Ce fut pour le chef de police une mystification. N'osant pénétrer dans cette salle obscure, où il ne pouvait manquer d'être victime de quelque surprise, il alla se plaindre à la cuisine.

— Tout à l'heure, dit-il, il y avait là un vacarme à épouvanter le quartier ; et maintenant ni bruit, ni chandelles ; tout cela me paraît très suspect. Je ferai mon rapport.

Le père Morand lui versa deux ou trois verres d'Epesses, trinqua avec lui et fit la causette. Quart d'heure après, la question était liquidée. Pas de rapport.

* * *

Dans le courant de décembre, on escomptait les jours pour voir arriver le 31.

Ce jour-là, vers les 11 heures du soir, après les soupers de circonstance, les jeunes habitués se groupaient pour boire le mousseux offert à tous par le papa Morand.

Les délégués allaient chercher le tonneau à la cave, l'apportaient en triomphe et le hissaient sur un haut chevalet dans la salle du café. Et pour faire de la place autour, les tables étaient rangées en long contre la paroi, avec chaises et tabourets entassés dessus.

Le préposé de la bande tirait le mousseux, tandis que les verres passaient de main en main.

* * *

A minuit, la *chette* commençait. On rondait, on chantait entr'autres la chanson des moines de St-Bernardin, à grandissime orchestre :

Nous sommes de l'Ordre de St-Bernardin ;
Nous nous couchons tard et nous levons [matin,
Pour aller aux matines entendre le sermon.
Ah ! voilà qui est bon ?
Sapristi que c'est bon !
Bon voilà la vie, la vie suivie,
Bon voilà la vie que les moines font :

A notre déjeuner du bon chocolat,
Avec du café que l'on nomme moka ;
Et fine andouillette et tranche de jambon :
A voilà qui est bon !
Sapristi que c'est bon !
Bon voilà la vie, la vie suivie,
Bon voilà la vie que les moines font !
Etc., etc., etc.

Plus tard arrivaient les délégués des cafés Despland et Gorgerat, de la place St-François, afin de s'entendre pour former la coquille. Dès que celle-ci était décidée, tout le monde envahissait l'établissement, l'allée, les alentours ; et, conduite par un endiablé, la coquille sortait, en développant ses longs méandres, chacun se donnant la main à l'aide d'un mouchoir pour éviter des ruptures dans la chaîne. Et l'on visitait ainsi tous les magasins de confiseurs, qu'on traversait en sautant, entrant par une porte et sortant par l'autre, sans proférer une parole : c'était la consigne.

La coquille se rendait d'abord sur la place St-François, et se rangeait en un immense cercle, tout autour de celle-ci. Le chef de la bande allait ensuite prendre place au milieu, et entonnait un picoulet formidable :

Et de la tête, de la tête, de la tête. — Et du bras, du bras, du bras. — Et du coude, du coude, du coude... Et voilà comme l'on danse, etc., etc.

De là, la coquille se rendait dans le même ordre sur la place de la Palud, pour une nouvelle représentation. Tout le monde était aux fenêtres. — Certaine année, le second tonneau de mousseux du papa Morand fut apppporté sur la Palud et installé sur des tabourets au milieu d'une gaîté et d'un entrain indescriptibles. On alla chercher tous les *gapions*, qui trinquèrent autour du tonneau ; et bientôt entraînés dans le mouvement, ils dansèrent le picoulet comme tout le monde, aux applaudissements des spectateurs.

* * *

Dès l'année 1850, les habitués du café Morand avaient l'habitude de se réunir dans un repas de nouvelle année, qui avait lieu dans le courant de janvier, à l'hôtel du *Faucon*. On se mettait à table à six heures, et on ne la quittait que fort tard dans la nuit. Comme on le pense, la plus grande gaîté régnait parmi les convives. Le menu était laissé aux soins du maître d'hôtel, M. Hund.

Parmi les invités, M. François Hoffmann, en qualité d'inspecteur de police, tenait le haut de la table. Il était chargé de découper certaines pièces de gibier. Une fois il arriva que, tout en découpant une oie et en causant, il la mangea presque entièrement, sans songer à l'entourage. Son gendre Schriwaneck, placé à côté de lui, le rappela gentiment à l'ordre, en lui faisant observer qu'il n'était pas seul à table.

— C'est vrai, c'est vrai, répondit Hoffmann en s'excusant... C'est par distraction !...

* * *

Vers 1840, s'était fondé le *Café français*, dans la maison Manuel, et tenu par M. Pommaret. Celui-ci avait eu l'idée de faire de cet établissement un café bon genre, que les dames pussent fréquenter sans scrupules. Aussi, ne s'y vendait-il au début que du café, des limonades et des sirops. Mais ce régime doucereux, fort difficile à implanter chez nous, ne tarda pas à laisser le nouveau café dans un complet isolement.

M. Pommaret y introduisit alors le thé d'octobre et un billard. Malgré ces changements et de bonnes consommations, le nouvel établissement ne put jamais faire concurrence à l'ancien et traditionnel café du papa Morand.

Institutrices partant pour l'Allemagne en 1834.

Nous trouvons dans le *Musée neuchâtelois* de curieux détails sur la manière dont les jeunes institutrices neuchâteloises se rendaient autrefois en Allemagne. Elles faisaient le trajet de Neuchâtel à Berlin, en 21 jours, dans les voitures d'un brave homme connu sous le nom

de père Gatschet. Ce moyen de transport paraissait alors le plus sûr et le plus commode pour les jeunes bonnes et les institutrices que l'on aurait craint de confier aux risques et périls d'un voyage en diligence!

Dans ce temps-là, Berlin était la terre promise des jeunes filles de Neuchâtel qui avaient un frère, un fiancé dans le bataillon neuchâtelois au service du roi de Prusse. Les sentiments contrariés s'y réfugiaient. C'était un champ d'activité qu'on dépeignait sous les plus agréables couleurs; c'était le but suprême vers lequel aspirait la pensionnaire qui se vouait à l'enseignement.

Chaque départ du père Gatschet était annoncé par la *Feuille d'Avis* et par le tambour: « Le ..... de ce mois, il partira une bonne voiture pour Berlin, Hambourg, Brême, Dresde, Leipzig, Francfort, etc. »

Alors on convenait du prix, qui, pour Berlin, était de 14 louis d'or par personne, logée, nourrie et rendue à destination. On payait 10 louis avant le départ, le reste à l'arrivée.

« C'est ainsi que je fis le voyage, disait une ancienne institutrice, Mlle Pernod. Nous étions dix. Père Gatschet conduisait une voiture à six places. Jacob R., qui jouissait du surnom de « gentil Jacob », avait la voiture à quatre places sous sa direction. C'étaient des berlines de voyage très commodes, bien suspendues, chargées de malles et de bagages comme les diligences, mais nous n'allions pas aussi vite; on ménageait les chevaux, qui devaient faire le trajet d'un bout à l'autre.

» Quelle émotion quand on se séparait de nos parents et quand on s'intallait dans cet imposant véhicule qui nous emmenait si loin des nôtres! Mais papa Gatschet cherchait à nous égayer par de bonnes et pratiques consolations, et le mot pour rire... Puis on était six, un peu serrées; toutes avaient le même sort, le même but, et nous étions si jeunes! L'aînée avait ses dix-neuf ans accomplis, la cadette n'en comptait pas encore dix-sept.

» On voyageait à petites journées. Le soir, on arrivait de bonne heure à l'hôtel où nous passions la nuit; nous étions contentes de prendre nos ébats. Si c'était dans un endroit isolé, sur la grande route, nous courions, nous faisions des jeux en plein air, et quelquefois, sous les regards paternels de Gatschet, qui était notre très vigilant protecteur, la jeunesse de l'endroit se joignait à nous. Plus d'une fois on improvisa ainsi un petit bal.

. . . . . .

» Chaque année, notre chère voiture revenait à Berlin. Père Gatschet, avec son bon sourire, nous apportait des nouvelles de la patrie; on l'accueillait avec transport; c'était une fête que sa visite. Il apportait des lettres, causait, racontait. Chacun de ses récits parlait vivement à notre cœur; quels souvenirs n'évoquaient-ils pas! Quand on le rencontrait, il venait à nous en souriant, et nous l'accablions de questions.

» — Quelles nouvelles apportez-vous?.. Oh! notre lac!...

» — Allons, mesdemoiselles, il ne faut pas avoir de l'ennui; il fait beau à Berlin. Le lac de Neuchâtel est toujours à la même place; il vous salue bien; vous y retournerez dans quelques années.

» Et cela nous consolait. »

ROBE DE SOIE

PAR ETIENNE MARCEL.

I

Comme on se connaît vite, comme on se connaît bien, lorsque l'on vit là-haut, là-haut, dans les mansardes!

On s'en vient dès l'aurore à sa fenêtre, arroser son rosier, rattacher sa giroflée, secouer le petit tapis rayé qui, au pied du lit bien blanc, cache les carreaux rougeâtres; ou, tout simplement, chercher un rayon de soleil.

Elle n'était jamais venue chez moi, je n'étais jamais allée chez elle. Et pourtant nous nous voyions et nous nous parlions tous les jours. Dès le premier regard et le premier salut que nous avions échangés, un beau matin de mai, nous avions compris qu'il existait entre nous une véritable sympathie.

Toutes deux nous étions jeunes, pauvres, inconnues; toutes deux nous aimions le soleil, le ciel bleu et les fleurs. Nos petites chambres étaient bien simples, bien étroites aussi, et nous courions à nos fenêtres dès qu'il nous prenait envie d'avoir, au milieu de ce grand vilain Paris, un peu de fraîcheur, de lumière et d'air pur.

Nos fenêtres!... Elles n'étaient certes pas grandes; elles n'avaient pas de balcons ciselés, ni de fins rideaux de guipure. Mais elles s'ouvraient en face l'une de l'autre, si près, si près, que l'on pouvait se dire bonjour, sans plus élever la voix que si on eût parlé à une personne assise au fond de la chambre. En outre, elles étaient claires, proprettes, gentiment drapées de mousseline un peu grosse, mais si blanche! Et, lorsque nous commençâmes à nous connaître, à nous parler, elles étaient si joliment fleuries!

Sur la croisée de ma voisine s'étalait une caisse toute pleine de pâquerettes rosées et de pensées d'un violet sombre autour d'un joli rosier blanc. Une mince tige de lierre et des convolvulus à clochetons bleus grimpaient autour de la mienne. Tout cela au quatrième, des deux côtés d'une cour étroite et sombre, avec un pavé sec et sale en été, de la boue verdâtre en hiver.

Vilain coup d'œil que celui d'en-bas! Pour reposer nos yeux sur quelque chose de riant, de gracieux, de doucement fleuri, il fallait que chacune regardât en face le petit jardin de l'autre, ou regardât en haut pour avoir un peu de ciel teinté d'azur, moiré de nuages blancs, doré de soleil ou diamanté d'étoiles. Quand on regardait en haut, on soupirait; quand on regardait en face, on souriait. Mais ce sourire et ce soupir étaient également doux, et donnaient tous deux de l'énergie au cœur et de l'élan à l'âme.

Puis ce n'étaient pas les fleurs de ma voisine que j'apercevais seulement. Au centre du cadre obscur que traçaient, sur le mur, les montants de la fenêtre, je voyais reluire à la muraille un christ d'ivoire sur une croix d'ébène, deux petits cadres dorés contenant deux portraits souvent parés de fleurs. Puis, sous un demi-globe de verre, deux vieilles épaulettes depuis longtemps ternies, et une croix de la Légion d'honneur qui, aux rayons du soleil de midi, scintillait comme une étoile d'or.

Et c'était tout: ce petit fond de tableau, austère, simple, presque religieux, avait suffi pour m'apprendre que ma voisine Rose était une bonne et honnête fille, ayant un tendre respect pour la mémoire de son père, et pour le souvenir de Dieu.

Ce fut donc là que je la vis, le lendemain de mon installation dans mes deux petites chambres de la rue Lemercier.

A l'aurore elle avait ouvert sa fenêtre; elle y était venue, toute souriante et reposée, pour dire bonjour à ses fleurs. Les premiers rayons déjà tièdes doraient son front blanc très uni, et les ondes de ses cheveux bruns, sous la ruche de dentelle étroite de son petit bonnet tuyauté.

Ses yeux bleus s'entr'ouvraient, humides et étoilés comme deux pervenches; sur ses lèvres rieuses et sur ses joues d'enfant, très lisses, toutes rondes, s'épandait une fraîcheur veloutée qui certes n'empruntait rien aux premières rougeurs du soleil.

Elle s'était penchée en avant, pour effleurer de son petit nez fin une branche de son rosier, où venait de s'entr'ouvrir la première de ses roses blanches. En la voyant ainsi, fraîche, jeune et souriante, au milieu des feuilles vertes, je me dis aussitôt que c'était une rose aussi.

Mais elle releva soudain la tête et m'aperçut. Sans le vouloir, sans le savoir, je souriais à ma fenêtre. Elle me répondit d'abord par un sourire, et puis par un gentil petit salut qu'elle crut me devoir apparemment. Je la saluai à mon tour, et notre connaissance en resta là pour cette première fois.

Le lendemain, elle se trouvait déjà à sa fenêtre lorsque je m'en vins à la mienne.

— Vous avez maintenant deux roses. — lui dis-je, voyant un second bouquet blanc s'épanouir tout au bout d'une branche.

— Oui vraiment. Le printemps est si doux! Elles viennent, que c'est un plaisir! — répliqua-t-elle, en secouant doucement sa jolie tête brune. — Et il me semble aussi que les tiges de vos liserons ont grandi depuis hier, madame... mademoiselle... — balbutia-t-elle avec un certain embarras.

— Madame... Et pourtant vous me verrez toujours seule. Je suis veuve, — répondis-je, avec tristesse cette fois.

— Veuve?... Si jeune, et toute seule! Oh! c'est un grand malheur. Je comprends ce que c'est, moi, car je suis orpheline... Par bonheur, j'ai encore grand'mère, — ajouta-t-elle en jetant un regard content vers la petite fenêtre toute proche de la sienne, dont les rideaux, soigneusement fermés, in-